



UNSANE

Par Pierre-Antoine Riquart | Photos : Jens Jurgensen & Cody Cowan

Pour quiconque cherchant à se plonger dans l'ambiance sauvage et violente du Lower East Side de la fin des années 70 à la fin des années 90, le plus simple serait de visionner le *Taxi Driver* de Martin Scorsese... ou d'écouter le premier véritable album d'Unsane sorti en 1991. Quand le trio s'installe dans ce quartier de New York à la fin des années 80, l'anarchie totale y règne. Chris Spencer (chant/guitare), Pete Shore (basse) et Charlie Ondras (batterie) succombent alors à toutes les addictions, ce qui conduira au décès par overdose du dernier cité, en 1992. De la pochette représentant un homme décapité sur les rails d'un train jusqu'au son terriblement abrasif, tout dans *Unsane* dépeint la folie d'une époque. Chris Spencer, seul membre constant du groupe depuis ses débuts, nous en relate la genèse et détaille son parcours personnel et musical à l'occasion de la réédition du disque chez Lamb Unlimited, son propre label (qui l'an dernier a également sorti la compilation *Improvised Munitions & Demo*, réunissant un premier album enregistré en 1989 mais jamais paru à l'époque, et quatre titres démos de 1988).

Nous ne sommes pas là pour parler de Human Impact, mais puisque vous venez d'achever une tournée européenne, peux-tu m'en toucher deux mots ?

Chris Spencer : La tournée était vraiment excellente, le Hellfest en a été le point culminant. On a donné un bon concert et en plus j'ai pu croiser mon pote Justin (*NdR : Broadrick de Godflesh*), que je n'avais pas vu depuis longtemps. Globalement tout s'est bien passé jusqu'à ce que Jim (*NdR : Jim Coleman*) chope le Covid. Un soir il m'a dit qu'il ne se sentait pas bien et s'est donc fait tester. Je n'y croyais pas trop mais le résultat a été sans appel, il était bien positif. C'est bizarre d'ailleurs, car j'ai partagé une chambre avec lui pendant toute la tournée mais je suis resté négatif. Je n'ai pas viré Jim de la chambre pour autant (*rires*), on a continué à être ensemble tout le temps sans que ça m'affecte. Le fait de l'avoir contracté un mois avant notre départ a certainement renforcé mon immunité... Bref, on a dû arrêter notre tournée à Pau pour revenir à Paris où j'ai un appartement qu'on pouvait occuper le temps que Jim récupère. On ne pouvait pas continuer dans ces conditions. J'espère que la tournée d'Unsane ne sera pas affectée par le Covid, car elle est censée durer six semaines...

Si on veut évoquer le premier album d'Unsane, il faut revenir un peu dans le passé et parler de ton enfance pour comprendre ton parcours musical. Quelle musique passait chez toi ? Sur quelles bases s'est construite ta culture musicale ?

Je vivais à Rochester dans l'État de New York. Mes parents ont vite divorcé. Ma mère s'est acoquinée avec des hippies bizarres – c'était les 70s – qui jouaient du bluegrass et m'ont aussi appris à jouer de la guitare. Pour faire court, j'ai commencé à jouer en groupe avec des potes de l'école. On reprenait alors des titres de rock connus, de Jimi Hendrix à The Who. Puis je suis tombé dans le punk, ce qui m'a donné confiance, et j'ai dit à mes potes – on devait avoir 14/15 ans – que si l'un de nous chantait, on pourrait faire des concerts ! (*Rires*) Je m'y suis mis sans vraiment en avoir envie, car c'était hors de question pour les autres, je n'avais donc pas le choix. Je chantais vraiment fort et je me suis éclaté la voix... Puis je suis rentré à la fac, j'y ai rencontré Pete et Charlie et j'ai pris quelques cours de chant, surtout pour apprendre à respirer correctement. À partir de là nous nous sommes mis à jouer tout le temps ensemble. On a dû prendre une décision concernant notre futur, puisqu'on se destinait tous les trois à une carrière dans les arts. Personnellement, j'aurais pu rejoindre la NYU Film School of Art, mais on a décidé de tout laisser tomber pour faire d'Unsane notre seule priorité. On donnait des concerts partout à l'époque, dans les caves d'amis, dans les bars les plus miteux pour 15\$ par prestation, et on a parcouru tout le pays comme ça. On s'est vraiment marré.

Quand as-tu eu ta première guitare ?
J'utilisais un peu toutes les guitares qui traînaient chez moi quand j'étais petit. J'ai acheté ma première guitare à dix ans, avec mes petites économies, c'était une SG de 67, quelque chose comme ça. Je n'ai jamais pris de cours, j'ai appris tout seul en essayant de reproduire des morceaux connus.

Tu me disais que tu t'étais mis à écouter du punk vers 14-15 ans ?

À peu près, oui... J'ai toujours aimé les Ramones par exemple, tout en ayant eu l'impression d'être passé à côté, car en 1979, ils n'étaient déjà plus à la mode. À un moment, ma mère a démenagé à San Francisco, j'ai donc commencé à voir des groupes comme Fear, Dead Kennedys et Flipper, qui était clairement mon groupe préféré. Il y avait une énorme brasserie abandonnée et dans la salle des cuves se tenaient énormément de concerts punk. J'ai vu Flipper plein de fois dans ce squat pourri.

Comment êtes-vous passés de Lawn-Chair-Blisters, le premier nom du groupe, à Unsane ?

C'était vraiment un nom complètement pourri, inventé de toutes pièces. Pete était mon camarade de chambre à la fac, et un jour nous avons rencontré un batteur équipé d'un énorme kit de batterie dans sa chambre : Charlie Ondras. On s'est mis à écouter ensemble Throbbing Gristle, SPK et tous ces groupes industriels, tout en jouant de la musique à longueur de journée. C'est comme ça qu'est né Lawn-Chair-Blisters. On savait que ce nom était naze, mais bon... Un jour, nous sommes allés dans la 42e rue, une rue vraiment pourrie

de l'héroïne dans le hall d'entrée de deux heures à dix heures du matin, il était donc très tentant d'en acheter souvent. Une nuit, après une grosse soirée et alors que j'étais parti depuis deux jours, Charlie est rentré seul à l'appartement et a acheté de l'héroïne auprès de ces trois mecs. Il est monté se shooter et en est mort. Si j'avais été en ville à l'époque, j'aurais sûrement pu le réanimer... Ça ne m'a pas arrêté pour autant : je suis resté un camé très longtemps. C'est finalement lorsqu'Unsane a fait une pause (*NdR : entre 2000 et 2003*) que j'ai arrêté, car il était devenu beaucoup plus compliqué d'en trouver chez moi qu'en tournée. J'ai tout simplement fait un choix, entre continuer la musique ou me droguer, la musique a pris le dessus. J'ai dû arrêter l'héroïne une quarantaine de fois, et c'était systématiquement extrêmement douloureux. J'ai essayé la méthadone et d'autres médicaments du même genre... Je ne suis jamais retourné dans l'appartement où Charlie est mort, c'était beaucoup trop dur. Du coup, j'ai emménagé chez ma copine et la majeure partie du temps j'étais en tournée. J'aurais beaucoup d'autres histoires sordides à raconter, mais ce n'est ni le lieu ni le moment.

Comment organisiez-vous ces tournées à rallonge à l'époque, sans Internet

« Je savais que nous étions en train de créer quelque chose d'abrasif et représentatif de nos vies, quelque chose de violent, de dur, à l'image de notre environnement new-yorkais, que nous essayions de fuir le plus possible en partant en tournée. »

et dégueulasse, pour voir des films d'horreur au cinéma. Ils projetaient des versions non censurées, trois films par jour, c'était excellent... Dans le cinéma, il y avait des mecs bourrés, des drogués au crack, à la weed, c'était fou ! Et en sortant j'ai dit à Pete qu'on devrait utiliser le nom Unsane, toute cette folie me l'avait inspiré. On a fini par trouver une salle de répété grâce à Charlie qui connaissait Cristina Martinez et Jon Spencer de Pussy Galore. On s'est tellement bien entendus qu'on a fini par partager un local et faire plein de concerts ensemble.

Puisque tu évoques l'ambiance malsaine de ce cinéma, typique du Lower East Side de l'époque, peux-tu nous parler de ton rapport, que je sais fréquent à l'époque, avec la drogue, et de l'overdose de Charlie Ondras ?
Là où nous habitons, l'héroïne était partout, la cocaïne et le crack également. Dans mon immeuble, j'étais un des consommateurs les plus réguliers quand j'étais très jeune. Je ne parlerai pas des autres, mais je peux évoquer la mort de Charlie si tu le souhaites. Charlie consommait tous les jours. Je partageais un petit appartement avec lui, franchement pas plus grand qu'un placard, je dormais sur un matelas sur le sol et Charlie sur un lit. Des dealers vendaient

notamment, et comment les avez-vous vécues ?

Aux prémices du groupe, j'envoyais des cassettes à des tonnes de personnes, j'allais dans les bars, au CBGB, mais ça remonte à très loin. Et c'était vraiment la merde ! (*Rires*) Puis Todd Cote, qui est un très bon ami – c'est lui qui a réussi à me récupérer les droits des premiers albums d'Unsane durant le Covid – est rapidement devenu mon manager et notre tourneur. À l'époque il gérait un label appelé Rave Records à Philadelphie et a eu envie de se mettre à organiser des tournées. C'était un ami de Charlie à la base, ils se connaissaient depuis tout petit quand ils habitaient dans le Massachusetts. Unsane est le premier groupe dont Todd s'est occupé. Aujourd'hui, il gère les tournées des Swans, de Mudhoney... C'est un type génial ! Bien évidemment, on n'avait pas de smartphone et Todd faisait en sorte qu'on s'arrête à différentes stations essence pour appeler depuis des cabines téléphoniques les différentes salles où on devait se rendre pour s'assurer que tout allait bien se passer.

Puisque tu évoques le CBGB, peut-on parler du fameux concert en première partie de Sonic Youth, qui vous a valu de signer avec Matador ?

Ah oui celui-là... On était tellement fiers d'avoir décroché cette première partie ! C'était un samedi soir je crois, et en arrivant sur place on constate qu'on devait faire le « graveyard shift », c'est-à-dire jouer après la tête d'affiche, très tard dans la nuit. Le CBGB faisait souvent ça : ils programmaient six groupes à partir de 19 heures et le dernier jouait après la tête d'affiche. On était très déçus, mais on s'est tout de même dit qu'on se donnerait à fond. Sonic Youth, ce soir-là, a donné un concert incroyable avec une énergie folle, tout le monde était en sueur ! Ils ont invité Don Fleming (*NdR : producteur et musicien, membre de The Velvet Monkeys, Gumball...*) sur scène, et ça s'est éternisé, avec même un long rappel ! Le concert a dû durer 1h30 facile, sachant qu'il y avait déjà eu quatre groupes avant... Lorsqu'on a commencé à jouer après avoir installé notre matériel, il ne restait plus que dix personnes maximum, tout le monde était parti. Mais par chance, pas Gerard Cosloy de Matador qui était resté pour nous voir. Il a adoré notre concert et nous a proposé de signer avec eux. Il s'agissait encore d'un petit label à l'époque. Ce concert était un désastre en quelque sorte, mais il représente aussi une sacrée étape pour le groupe, d'autant plus que nous venions juste d'essayer de sortir *Improvised Munitions*...

Justement, parlons de cette sortie ratée...

Je vais essayer de faire court. (*Rires*) À l'époque, le groupe commençait vraiment à démarrer : on faisait pas mal de premières parties, on enchaînait les concerts, et Sean de Surgery m'a présenté Ernie de Circuit Records, qui venait juste de travailler avec Cop Shoot Cop, qu'on considérait comme nos pairs. Ernie nous a proposé de travailler avec lui et on a tout de suite accepté. On a enregistré rapidement l'album qu'on a filé à Ernie qui, lui, m'a donné plus tard un test pressing, un soir au club Pyramid. Je l'ai écouté à la maison et j'ai trouvé qu'il sonnait vraiment bien. Sauf qu'à ce moment-là, Ernie a disparu... Je l'ai appelé, je l'ai cherché partout, rien. Il avait totalement disparu. Puis Sean m'a appris qu'Ernie avait d'énormes dettes liées à la cocaïne et qu'il avait sûrement mis les voiles à cause de ça. J'avais donc ce test pressing, mais plus de label pour sortir l'album. On est partis en tournée peu de temps après. Je vivais alors avec trois junkies – bon, j'en étais un moi-même – et j'étais persuadé que je pouvais leur faire confiance. Finalement, quand je suis rentré, j'ai constaté qu'ils avaient vendu tous mes disques dont ce fameux test pressing... On était vraiment dégoûtés. Par chance, vingt ans plus tard, j'ai trouvé sur Internet quelqu'un qui vendait une cassette de cet *Improvised Munitions*. Il l'avait enregistrée à partir d'un test pressing de l'album qu'il avait acheté dans un magasin de vinyles d'occasion à East Village en 1991 – je suis sûr à 100 % qu'il s'agissait de ma version de l'époque. Par chance, il l'avait gardé en excellent état, il ne l'avait écouté qu'une fois et fait sa copie sur cassette. Il l'a vraiment traité comme la prunelle de ses yeux. On a pu s'en servir, avec Todd Cote, pour le remasteriser et sortir tout ça l'année dernière (*NdR : cf. chronique dans new Noise 58*).



UNSAANE LINE-UP 2022

« J'ai dû arrêter l'héroïne une quarantaine de fois, et c'était systématiquement extrêmement douloureux. »

Venons-en à votre album sans titre, qui ressort remasterisé ces jours-ci. Parlez-nous de son enregistrement avec Wharton Tiers (qui a produit des disques de Sonic Youth, Helmet, Surgery, Cop Shoot Cop, White Zombie, Quicksand, Das Damen, Glenn Branca et tant d'autres). J'ai adoré travaillé avec Wharton. Il sait comment faire en sorte qu'un enregistrement sonne très brut. On sue sang et eau quand on bosse avec lui, mais le résultat est toujours excellent. Il sait vraiment magnifier les groupes qui n'en sont qu'à leurs débuts et ne sont habitués qu'à jouer live. Et ce, tout en étant très à l'écoute, sans imposer ses choix ou sa méthode de travail. Je suis néanmoins vraiment content d'avoir pu remasteriser l'album. J'aime bien la version originale, mais j'en trouve le son un peu étouffé. Cette fois, il est bien plus puissant. Je pense de toute façon que nous sommes un groupe de scène, on sonne bien mieux en concert que sur album et je voulais que ce remaster retranscrive cette énergie. Quoi qu'il en soit, j'ai trouvé super rafraichissant de retravailler sur ce disque après avoir joué avec Vinnie (NdR : Vinnie

Signorelli) et Dave (NdR : Dave Curran) si longtemps. Vinnie, qui nous a rejoints après la mort de Charlie, a essayé de jouer ces morceaux à l'époque, seulement, son jeu ne collait pas vraiment. Pete et moi avons donc décidé de garder Vinnie mais de composer de nouveaux morceaux qui lui correspondaient plus. En fait, je n'avais pas joué 90 % des morceaux de cet album depuis la mort de Charlie. J'ai fini par les jouer avec Dale Cooper (NdR : ex-bassiste de Made Out Of Babies), un ami de longue date de New York, et Jon Syverson de Daughters. Et ils sonnaient tellement bien ! Il y a une forme de pureté dans ce qu'on fait. C'est aussi plus agressif et rapide. Bref, on va partir en tournée (NdR : début novembre en France) et j'ai super hâte. J'ai entendu des gens dire que sans Vinnie ça ne vaudra pas le coup, mais ce sont des conneries, on est super bons ensemble et ça va être une tuerie.

C'est donc à ce moment-là que tu as décidé de rompre la promesse que tu m'as faite de ne plus jamais rejouer avec Unsane (cf. interview de Human Impact dans new Noise 52) ?

ce moment je rejouais déjà les premiers morceaux d'Unsane avec Cooper et Jon, il était donc évident pour moi qu'il fallait qu'ils intègrent Human Impact, si Jim était d'accord. Je veux jouer avec des gens qui se donnent à fond et adorent ce qu'ils font, qui sont enthousiastes, et c'est tout simplement ce que sont Cooper et Jon. On reste de super amis avec Phil et Chris, qui sont des personnes en or, mais la situation est meilleure pour tout le monde ainsi.

Puisque tu as parlé de Vinnie, comment va-t-il ?

Il va bien. Je crois. Il s'est fait remplacer la hanche, comme tu le sais. Mais on n'a plus trop de contacts en ce moment... La situation est un peu naze. Je l'ai appelé, ainsi que Dave, quand j'ai commencé à répéter avec Jon et Cooper, pour savoir s'ils étaient OK pour que je donne quelques concerts avec eux, axés sur les premiers morceaux d'Unsane. Tous les deux m'ont donné leur accord. On a donc joué à Austin et dans un festival à Dallas. Puis les offres de concerts ont commencé à affluer... Vinnie a alors commencé à dire sur les réseaux sociaux qu'il n'était pas au courant de tout ça et à créer de la polémique. Je ne sais pas ce qui lui a pris. Peut-être ne se souvenait-il plus de notre discussion pour x ou y raison. Tu sais, il vit au Mexique et Dave en Italie. Remonter tout ça avec eux n'aurait pas eu de sens. Vinnie m'a même dit qu'il ne voulait plus quitter le Mexique, je ne comprends donc vraiment pas ses dernières réactions... J'ai fait les choses dans les règles, donc j'ai l'esprit tranquille.

Peux-tu m'en dire plus sur la pochette de ce premier album, une vraie photo d'un homme décapité par un train ?

Pete l'avait obtenue d'une de ses connaissances, un photographe pour la police de New York. Le gars avait l'habitude de lui donner ce type de clichés, car Pete adorait les collectionner, du moment que l'image était violente. Il me l'a montrée en me disant qu'il voulait vraiment que ce soit la pochette de notre premier album. L'histoire derrière cet homme mort est en réalité celle d'un gamin qu'on a poussé sur les rails et qui s'est retrouvé décapité par un train. Ce n'est pas vraiment convenable comme artwork d'album, mais c'était l'époque des pochettes-chocs. Ça nous semblait donc être une bonne idée, ça nous faisait vraiment marrer. Je me suis récemment souvenu que je voulais vraiment en faire un t-shirt. On en a donc imprimé pas mal et on en vendra sur la prochaine tournée. (Rires) On verra qui va oser le porter.

Réalisiez-vous à l'époque que vous étiez en train de créer quelque chose de neuf ? Pas vraiment. Je savais que nous étions en train de créer quelque chose d'abrasif et représentatif de nos vies, quelque chose de violent, de dur, à l'image de notre environnement new-yorkais, que nous essayions de fuir le plus possible en partant en tournée. On acceptait vraiment tous les concerts – dans des bars pourris ou dans des endroits plus mainstream –, et il est certain qu'on a surpris pas mal de gens avec notre musique. Je savais que nous étions différents, mais on faisait juste ce qu'on aimait. Il n'y avait là aucune volonté de choquer ou surprendre, tout venait naturellement.

(Rires puissants) Oui sûrement. Tu sais ce que j'ai réalisé pendant le Covid – sans pour autant vouloir rompre cette fameuse promesse ? C'est que je voulais faire ce que j'aime, car la vie est fragile, le monde est plus instable que je ne le pensais et je n'aurai pas ce genre d'opportunité toute ma vie. Je ne veux plus faire les choses parce que j'y suis obligé, mais juste parce que j'en ai envie. C'est un plaisir énorme de rejouer ces premiers morceaux, je vais donc le faire jusqu'à plus soif. (Rires) Avant le Covid, je voulais terminer *Sterilize* et fermer la page Unsane pour toujours. Or, finalement, aujourd'hui je suis revigoré comme jamais. Sans musique, ma vie est pathétique.

À quel moment as-tu décidé que Cooper et Jon seraient également bassiste et batteur de Human Impact ?

On a un lien particulier qui remonte à loin et ces mecs adorent jouer, en permanence. Quand Phil et Chris sont retournés dans les Swans, alors qu'ils avaient dit que ça n'arriverait pas, Human Impact devenait immédiatement leur second groupe, ce n'était plus une priorité. À

Avec le recul, depuis que tu rejoues les titres de ce premier album, y en a-t-il un que tu as réévalué ou qui est devenu ton préféré, alors que ce n'était pas le cas à l'époque, ou inversement ?

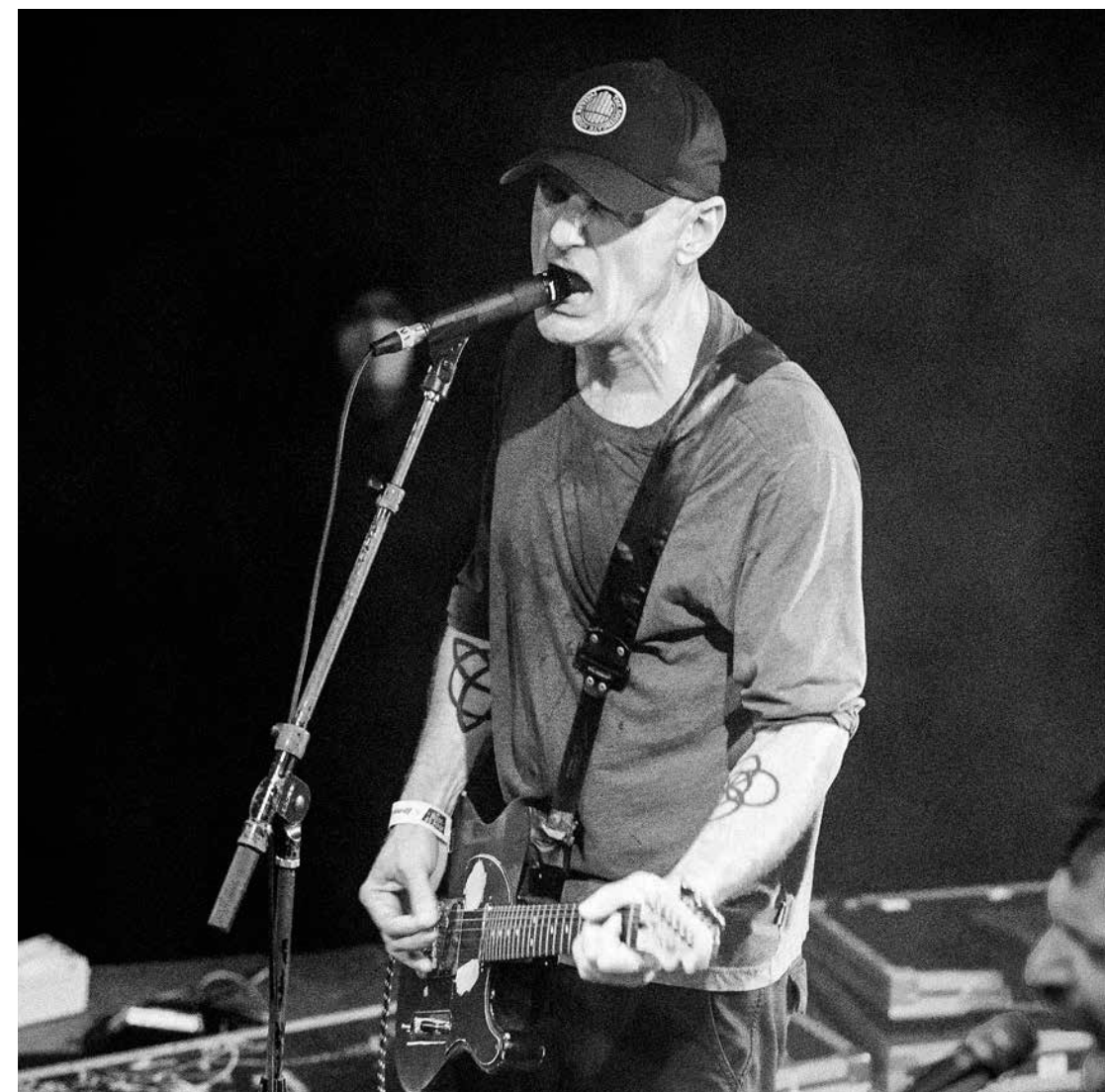
C'est vraiment une super question, mais il m'est assez difficile d'y répondre. Il y a un titre que j'ai toujours voulu jouer sur scène mais qui ne fonctionnait pas avec Vinnie : « Vandal-X », l'un des meilleurs morceaux que j'ai composés. Avec le nouveau lineup, je peux enfin le jouer, et du coup je l'aime encore plus. C'était génial de le jouer avec Charlie à l'époque, mais là, avec Cooper et Jon, il envoi à mort !

Votre tout premier clip a été réalisé pour « Body Bomb », un titre de votre deuxième album, Total Destruction, paru en 1993. Je suppose que vous n'en aviez pas encore les moyens à l'époque de ce premier disque ?

Oui, c'est ça. Pour faire une vidéo dans les 90s, il fallait une équipe, du matériel, plein de choses qui n'étaient pas accessibles à tout le monde. Tu sais que c'est Natz de Cop Shoot Cop qui joue le terroriste dans cette vidéo ? À l'époque, Matador, notre label, était devenu une filiale d'Atlantic ; du coup, on se retrouvait à travailler pour une major et ça ne nous plaisait pas du tout. On a fait cette vidéo pour choquer, en quelque sorte : l'histoire d'un mec qui fabrique une bombe afin de se faire sauter dans le World Trade Center pendant que je gueule « *I'm proud, I'm proud* », tu saisis l'ironie ? On savait qu'aucune major n'accepterait ce genre de vidéo. On a vraiment pris la chanson la plus abrasive de l'album et fait le clip le plus gênant, pour provoquer. Il a quand même été envoyé à MTV et leur réponse a été laconique : « *On n'aime pas le groupe, on n'aime pas le clip.* » De notre côté, on était juste contents d'avoir craché à la gueule de tout le monde. (Rires) Bizarrement, pour la vidéo suivante, celle de « *Scrape* », issu de notre troisième album (NdR : *Scattered, Smothered & Covered, paru chez Amphetamine Reptile en 1995*), tout s'est plutôt bien passé : on a été réhabilités et elle est passée en boucle sur la chaîne. De fait, nombreux pensent que c'est notre premier clip, alors que pas du tout.

Malgré toute cette histoire, aviez-vous de bonnes relations avec la chaîne ? MTV a quand même forgé la culture musicale de pas mal de jeunes dans les années 90, il était vraiment important d'y avoir son clip diffusé...

Globalement, on s'entendait bien avec eux. Ils avaient une émission spécifique, *120 minutes*, consacrée aux groupes alternatifs. Le succès de Nirvana avait ouvert la porte à ce genre de musique. On a été invités à l'émission et l'interview avec Matt Pinfield s'était vraiment très bien déroulée, il semblait sincèrement aimer notre musique. On était vraiment un groupe anti-commercial, mais MTV était alors tellement en recherche de « musique alternative » que ça nous a permis de travailler dans de bonnes conditions avec eux. On n'a pas eu à se travestir, à changer notre discours, c'était une époque où tu pouvais passer à la télé et rester toi-même. Aujourd'hui, avec YouTube, passer sur ce type de chaîne n'a plus aucun intérêt, tu peux diffuser tes clips tellement facilement, et retrouver des vidéos datant de dizaines d'années...



Quelques questions plus personnelles pour finir. As-tu une collection de vinyles et comment la décrirais-tu ?

J'en ai une mais assez petite à cause de nombreux déménagements, notamment quand j'habitais à New York. J'ai vendu quasiment toute ma collection à l'époque, parce qu'il est impossible de déménager sans arrêter et de garder une collection de vinyles importante. J'ai commencé à m'en refaire une il y a quelques années, mais avec beaucoup de vieux disques des Beatles, de Jimi Hendrix – j'achète vraiment tous les bootlegs que je peux trouver de Hendrix car j'aime écouter ses performances live. J'ai les Flipper, les Dead Kennedys, un peu tous les trucs que j'écoutais gamin... Pas mal d'électronique aussi, des albums de Brian Eno, d'Harmonia, des trucs goth, du Bauhaus, du vieux rock garage comme les Sonics ou les Cramps. J'ai également pas mal d'albums de groupes de mes amis, comme Jesu de Justin Broadrick, ou des albums plus récents de groupes avec lesquels j'ai tourné. Et des rééditions d'albums de blues des années 30, comme ceux de Robert Johnson, j'aime beaucoup. Je ne suis pas un collectionneur puriste, mais j'aime tout de même posséder les premières éditions de vinyles.

Quel est le disque le plus cher dans ta collection ?

C'est celui de l'album blanc des Beatles, un premier pressing que m'a offert ma mère, un des rares que j'ai gardés. Elle m'a aussi légué une guitare qu'un de ses amis hippies lui avait offerte. Elle l'avait conservée dans un placard sans y toucher et j'ai halluciné quand j'ai vu qu'il s'agissait d'une Martin 000-18 de 1959 – elle vaut une fortune et est dans un état irréprochable. Finalement, au moins un de ces hippies bizarres aimait vraiment ma mère !

Quel est ton groupe de punk ou post-punk moderne préféré actuellement ?

Si tu considères que Amyl And The Sniffers est du punk, je choisirais celui-là...

Tu m'expliquais qu'avant de te consacrer à 100 % à Unsane, tu envisageais de suivre des études de cinéma. C'est quelque chose vers quoi tu aimerais revenir aujourd'hui ?

Je ne pense pas. Jim Coleman gère mon univers visuel maintenant, c'est lui le spécialiste. C'est lui qui fait toutes les vidéos de Human Impact. J'aime toujours autant le cinéma ; être directeur de la photographie m'aurait bien plu. J'aime plutôt le côté technique des choses, mais je ne pense pas revenir vers ça dans un futur proche.

Quels sont tes trois films préférés de tous les temps ?

Désolé, impossible de ne t'en donner que trois, j'en aime tellement. Si on parle de cinéma conventionnel, les films qui me viennent à l'esprit sans trop y réfléchir sont : *Taxi Driver*, *Apocalypse Now*, *Orange mécanique*, *French Connection*, *Shining*, *Blade Runner*, *Fight Club*, *Bad Lieutenant*, *Les Fils de l'homme*, *The Warriors*. Et en ce qui concerne les films de genre, comme l'horreur, je suis obligé de te citer *Cannibal Holocaust*, *Re-Animator*, *Hellraiser*, *Zombie*, *La Nuit des morts-vivants*, *L'Armée des morts*, *28 jours plus tard*, *Massacre à la tronçonneuse*, *The Thing*, *Audition*, *A Serbian Film*, *Suspiria*. Désolé pour cette longue liste, mais j'aime trop de films et je suis sûr que j'en ai oublié plein... ■



UNSAANE
Unsane (2022 remaster)
(Lamb Unlimited)
unsane.bandcamp.com